

Gianni Grégory FORNET

Flûte !!!

2010

suivi de

0% de Croissance

2004 / page 13

et

La Cabane des Délices

2006 / page 23

Dans un vaste jardin...

2008 / page 33

Contact : 8 allée Pissarro – 33600 Pessac – France
giannifornet@yahoo.fr

+33(0)662 50 03 30
www.dromosphere.net

Flûte !!!

2010

Ta langue, te fait-elle toujours souffrir ?

Ta langue, tu manges ta langue, montre-la-moi. Elle n'est plus du tout rose, elle est toute charpie. Dans ta bouche elle peut pas se reposer, elle est toujours excitée entre tes mâchoires. Mon pauvre, on dirait que tu ronges tout le temps ton frein. Tu ne manges rien pour te distraire ? Tu ne manges personne ? Tu veux pas essayer de la calmer ? C'est comme une rumination animale. Ça doit te faire mal. Tu la touches avec les os de ta mâchoire, tu la touches en l'aplatissant de tes molaires, tu la chiffonnes sur elle-même, tu la diriges sous le creux de tes dents et tu la pincés. C'est comme un baiser que tu te fais. Une manière de lui faire sentir que tu as mal, en lui infligeant plus de douleur. Tu manges ta langue ? Peut-être est-ce quand le désir t'envahit et que tu sais que tu ne feras rien. Peut-être que ta langue reste inactive pour ces choses-là.

Tu déchires ta langue entre tes dents parce que tu ne manges le sexe de personne ? Tu veux bien détendre les mâchoires ? Tu veux bouger ta langue ? Tu veux danser ta langue contre ma langue ?

Tu ne dois plus beaucoup parler avec une langue endolorie comme la tienne. Tu veux te priver d'elle ? Elle s'abîme tellement. Dire qu'on peut vraiment se priver de la parole en se dévorant la langue. Montre-moi ta langue.

Pourquoi tu ne laisses pas couler de ta langue la salive, la verve, l'idiotie qui est dans ta bouche, ce qui brille, qui est sur le bout de la langue, ce qui luit dans la nuit ? Pourquoi tu la blesses comme ça ? Tu veux dire quelque chose ? Tu veux t'embrasser davantage, et manger une partie des lèvres de ta bouche ?

Ta langue est une dame, une perle, sers-toi de ta langue. Tu peux m'enseigner la prononciation d'un désir à vif, imagine que c'est ce baiser, si ma bouche colle ta bouche et vient chercher ta langue, je suis sûr de mon coup, sûr que la langue se délie dès qu'elle se baigne dans l'idiotie, dès qu'on passe l'éponge, sur son corps de muscle et d'eau. Ta langue est une dame, une perle, sers-toi de ta langue au lieu de la manger.

Parce que tu utilises ta langue, que tu parles joliment, que tu es doux malgré les blessures, je pourrais être ta langue.

(...)

FL4 V21 - Comme dans des lieux oubliés

C'EST LE CELLIER, C'EST LUMINEUX, ET TU SENS ? comme le dépôt de ce qui s'est volatilisé, comme quelqu'un qui a quitté ce monde. Ça sent le white, l'absent, depuis que ça ne sent plus le chien, plus la vase, ni la bougie parfumée. Les odeurs se sont défaites.

Dans le désespoir, du retour à la vie de l'épouse et de l'enfant, l'homme a fermé sa porte, et laissé le temps tout dévorer dedans. La cuisine. Je suis de retour, je joue les revenants. C'est toujours un retour qu'on voit. De la vaisselle ou de la nourriture est posée sur le buffet ou le frigidaire mais jamais à l'intérieur. Les choses utiles sont laissées à la surface comme si l'usage des placards était mortifère. Et j'ai vécu là. De la paresse des premiers jours (...) à aujourd'hui, je n'ai rien vu. Le canapé crasseux à la même place, rideaux tirés, contre-jour glauque, l'odeur tenace de la poussière accumulée, le papier aggloméré au plastique brûlé. C'est jaune, cramé par le soleil.

L'endroit pique les yeux tant il est vétuste.

Mais qu'est-ce qui pique autant les yeux ?

HOME SWEET HOME. HOMME PERDU.

C'est la ressemblance entre l'HOMME et la MAISON, à cause de l'épouse perdue, qui persiste. JE ME SUIS MIS À ATTENDRE les fantômes avec un malin plaisir, à soulever les draps, à chercher l'origine confondue de la dégoulinure et du vide que je ressens. Il me manquera toujours quelque chose. ET POURQUOI TOUT EST SI FÉMININ À LA RECHERCHE DE L'INCONNUE ? Cris, aboiements et chalumeaux, tant d'échos de l'extérieur, qu'il y a sans doute une présence cachée dans l'appartement. Jadis une femme a habité là. Et depuis c'est une ombre. Un vague paysage rose. Une silhouette sur la tapisserie astiquant les tâches d'un goûter d'enfant.

ALLER AU MANQUE comme on va boire. Depuis que je joue ce jeu mélancolique, mes dents sont le lieu d'un trafic guignolesque. J'ai des yeux pour le dire, tu verrais, qui ne sont pas sans frayeur... quand j'aperçois une coulure de la peinture autour de la prise électrique et des empreintes noires sur l'interrupteur. LA CRASSE. Je ne résiste plus à la vue de la crasse. La crasse ne résiste pas à l'intégralité de la lumière du jour. Je crache pour la décoller. Je sens que mes gencives sont molles. Mes dents se dessoudent, suis-je prêt à perdre une dent ? Une dent de lait. Tiens, oui ? La mâchoire se resserre, lorsque les dents sont au contact, les nerfs se touchent, une décharge me transperce dans le creux de la molaire - ça se passe là et c'est invisible. La crasse m'est revenue dans les dents...

(Il chante)
ON THE WAY BACK HOME
C'est c'est c'est c'est là, là, là que c'est lacé
ON THE WAY BACK HOME
C'est c'est c'est c'est là, là, là que c'est gravé
La crasse s'est soulevée
seul face à la tache
la tache me fait aimer
le présent

J'ai une éponge à la place du cœur
quel que soit mon cœur
je finirai par le nettoyer

ON THE WAY BACK HOME
C'est c'est c'est c'est là, là, là que c'est lavé
ON THE WAY BACK HOME
C'est c'est c'est c'est là, là, là que c'est rangé
Quand le temps sera sorti
la porte fermée
tu seras quitte
tu verras

Un bouquet de fleurs à la place
de ce vide obsédant
et l'enfant relâché relâché à temps

ON THE WAY BACK HOME
C'est c'est c'est c'est là, là, là que c'est lacé
ON THE WAY BACK HOME
C'est c'est c'est c'est là, là, là que c'est gravé
(...)

VIRAGE DANS LE COULOIR. À petits pas - un problème aux hanches - je m'égosille en parlant bas - comme pour observer - je me rapproche. J'ouvre une porte qu'est couverte de traces que le temps a laissées en sortant.

C'EST ÇA QU'ON CHERCHE ? J'ai retrouvé ce harnais dans un carton. Et puis ce petit blouson qu'était au chien. C'est insignifiant. Ça c'est le tee-shirt d'un gamin. Il a dû servir à essuyer des boulons... c'est du cambouis ? QU'EST-CE QUE J'AI BIEN PU PERDRE QUE J'AI OUBLIÉ ? Et pourquoi cette curieuse atmosphère ?

LÀ C'EST LE COULOIR QUI MÈNE AUX CHAMBRETTES. Je parle. Ma mâchoire se serre, je pince ma langue.

LE VIDE LA PAROLE SE MANGE.

(...)

C'EST DANS CETTE CHAMBRE QUE J'AI DIT AU-REVOIR À TATA.
Un antre dans lequel la peur s'étend et fond en mélasse. J'entre et tout a été laissé en plan. Ma voix dans l'obscurité de la chambre. Je passe ma vie à vider cette maison. Je passe ma vie à chercher du désir. Je me mords la langue.

Y a un tapis péruvien très usé avec plein de journaux empilés, des paperasses et des enveloppes. Une table basse. Un canapé et deux fauteuils en pin. C'est là que les soirées se passaient. Tout est cuit.

(Il chante)

Y a 1 trou pour la télé
entre 2 meubles à capot qui font bar
3 vaisseliers
et des rangements pour les disques
4 fentes comme ça
Y a 5 rideaux
qui cachent la vitre
Y sont mangés par le soleil
tu vois pas à travers c'est jaune
6 pellicules de crasse
la lumière aussi
comme ça c'est comme 7
si tout s'était arrêté à 8

Comme ça euh...

comme ça euh on aurait dit que tout s'était arrêté

D'où est-ce que tu retournes (comme ça euh...) ?

JE PARLE, JE PARLE BAS, JE NE PARLE PLUS.

(...)

Le père est là. Il marche à pas ralentis, comme pour observer, il quitte sa chambre où la question ne le laisse pas tranquille, la question qu'il disait qu'il se posait mais qu'il ne se pose pas. Maintenant la question lui fait peur.

Le père aux pieds tordus, aux orteils soulevés. Marche dans le couloir, on ne l'entend pas venir, il avance, on le sait quand on le surprend face à soi parce que la question le pousse, et le père n'a pas les pieds bien posés sur le sol, toujours en avant, à l'autre il semble se coller.

L'IMPUDEUR DU PÈRE EST IMPOSANTE.

DANS LE COIN, CE MEUBLE ARTISANAL QU'EST RESTÉ. C'est un meuble qu'il a fabriqué pour le téléphone, un meuble où l'on s'asseyait le soir pour téléphoner. Y a un emplacement pour un minitel. Y avait un bloc-notes multicolore, des numéros de téléphone effacés et des annuaires.

Comme ça on aurait dit que tout s'était arrêté. En réalité, c'est impossible d'arrêter tout à fait la pensée. Car pendant ce temps le père se multiplie, ET DANS MA VOIX je perds ma voix, se multiplient les réduits, les cagibis, les débarras qu'il remplit (...) d'ombres. Injures d'enfant, mère silencieuse, dégoulinures et coups de crayons parcourent le mur au-dessus de la plinthe du débarras. Saletés. Mais par quel foutre suis-je venu ? Par quel foutre me suis-je donc mis sur la route du retour ?

(...)

HOME SWEET HOME. Homme Grand Homme.

Qu'est-ce qui est si ressemblant au corps de l'homme ?

Sa maison. Ces pièces sont comme des parties de son corps qu'elle me montre dénudées, devant lesquelles je vieillis. Un vrai puceau. Tout me fait vieillir, muer et changer de peau.

J'ai vidé les chambres, maintenant elles sont plus que nues. Dois-je me déshabiller à mon tour pour habiter le désastre ?

Là y a une armoire écroulée et puis tenant à une seule épingle une image découpée dans Play-Boy. Preuve qu'il y a eu quelqu'un. Ces vêtements secs. Preuve qu'il y a eu un corps pour les vêtir, qui les a quittés et les a laissés douloureux, à porter pour celui qui suit. Celui qui suit les traces d'une vie vécue avant lui.

Là y a un poster d'Henri Gervex. 1992. Une exposition. 1995. Robert Morris. Vapeur. Et puis le puzzle de 2 500 pièces qui représente une jeune fille de dos, nue, photographiée par David Hamilton. Comme dans les vapes, la jeune fille ne dit pas comment s'est monté le puzzle, pièce après pièce.

Est-ce que ma vérité est ici ?

Ou est-ce le deuil que je dois faire ?

L'appartement nu, la tapisserie décollée, même les encombrants recyclés, l'état d'abandon de la maison me sidère et je m'en amuse. Je me réjouis.

Hein, je me réjouis ?

(Il chante)
À L'ÉVIER !
retour à la maison
guignolesque
empreintes de doigts (elles jouent aussi)
à cache-cache

Qu'est-ce que j'ai bien pu perdre en jouant
à cache-cache dans l'appartement ?
L'autre fois
que je n'étais pas là
mais j'ai oublié
quand je suis revenu...

Je l'ai vu
je l'ai su
que le temps
avait dérouillé (ici, si longuement)
enfermé

Les pièces vides sont sexy comme une
ancienne beauté qui ne trouve plus ses habits
Que le soleil et la poussière
ont instinctivement
détruits
livrés à eux-mêmes...

C'est ce qui se passe
entre l'homme et la maison
quand le temps
s'y enferme (à clé, et ressurgit)
dans les dents...
ah-ah !

Qu'est-ce que j'ai bien pu perdre en jouant
à cache-cache dans l'appartement ?
Mes dents...
ah-ah !
à l'évier !
à l'évier !

(...)

Le père est là. Il marche nu dans le couloir. Il quitte la chambre où il ne trouve pas le sommeil. Pourquoi avoir conservé l'appartement tel qu'ils y vivaient ? Le père n'a pas répondu. LA MÉLANCOLIE. Elle pourrait aussi me ruiner. Comme elle a ruiné le père assis au milieu des cartons, que le temps lui faisait remplir.

C'est ce qu'il reste de son bureau, une table en formica blanc, laissée de côté.

Là, le temps est complètement sorti, tu sens ? comme quelque chose qui s'est volatilisé.

N'importe quoi était jeté dessus. Des fermoirs de boucles d'oreilles. Des relevés bancaires. Et puis des lettres par dizaines que la poussière avait pulvérisées.

Sur ces lettres des femmes disent leur tendresse et souhaitent qu'il soit près d'elles.

Le père délaissait les lettres sur cette table.

Il offrait un lieu à sa mélancolie. Pour qu'elle prolifère.

(Il chante)

Une table à la mélancolie !

(...)

Comme mon père l'avait offerte

à sa mélancolie

je l'ai offerte

à mes fiancées

Une table à la mélancolie !

Une table à la mélancolie !

Une table !

C'est la première fois que je mets des mots sur cette table. C'est la première fois que je vois une table.

MAIS À LA FIN QU'EST-CE QUI PIQUE AUTANT LES YEUX ?

Je n'ai toujours pas saisi ce qui se mange dans ma bouche. Je m'égosille. C'est un deuil. Tu comprends, après avoir mangé ma langue, je perds ma voix ? Ça complique davantage mon existence, mais si ça doit arriver ça doit annoncer un truc bon ?

Quand je perds ma voix, j'en invente une autre. Ma voix perdue est un chemin. Ma voix perdue est un chemin retour. C'est le chemin qui mène à l'invention.

Je grabe une feuille. J'écris l'année le mois et l'heure, comme sur une toise des jours où on grandit. J'écris des oui, des non, et puis, foulard, méduse, libretto. J'écris, je ne regarde pas autour de moi mais je reconnais... Jadis un homme gémit sa défaite aux oreilles de l'enfant, l'épouse ne put plus parler, muette, elle partit se cacher dans une fente. L'enfant resta seul à dire le nom des innombrables saletés qui lui restaient de l'enfance. La voix perdue.

Cette voix d'enfance déraillée, je la fais venir près de moi et avec, les saletés de la maison, que la voix protégeait. La voix protège un chien. La voix protège une maison de parias. La voix protège un sourd, et son épouse muette. La voix protège l'épouse. La voix protège la décoration intérieure qu'elle a laissée. Enfermés dans le temps.

AINSI EST MA VOIX qui protège les chambres qui m'ont vu me défaire, les tables m'ont vu, les verres m'ont vu m'éloigner, les armoires m'ont vu n'être compris par personne. Je me sers de ma langue, tu entends ? Je grabe encore une feuille. Quand j'en aurai fini avec cette tâche, je viendrai tout nu vous porter des corbeilles. Que mettrons-nous dans les corbeilles ? J'écris : le nom des choses précieuses, l'enfant les met dans sa corbeille, et en écrit le nom sur une feuille.

(...)

(Il chante)
Ai-je quelques souvenirs en rêve
des filles blondes ?
qui prennent place à la table de mes fiancées
Elles sont blondes et je ne croyais pas
que par cette ressemblance
la mort s'y inviterait

L'apocalypse en quelque sorte
pour qui reste l'enfant chéri
un chérubin
Avec le temps me faudrait révéler
les fiancées
et pousser la mort de la table

Pourtant la mort ne quitte pas la table
car cette table
comme mon père l'avait offerte
à sa mélancolie
je l'ai offerte
à mes fiancées

0% de Croissance

2004

Comment décoller ? De ce sol. Rien de ce qui se passe à l'endroit où nous sommes n'intéresse le maire, alors ? Comment commettre une exaction, envers ce qui est ? Sur ce sol.

Comment décoller ? De ce sol. Rien de ce qui se passe dans les ateliers n'intéresse l'actionnaire, alors ? Comment commettre une exaction, envers lui et la patronne, envers l'état de fait ? Sur ce sol.

Comment décoller ? De cette putain de cité. Rien de ce qui se passe à l'endroit où l'on pionce, près du HLM, n'intéresse le maire, alors ? Comment combattre une infection, comment sauver le nom de notre pauvreté ? Sur ce sol. De notre pauvreté. Sur ce sol.

WILLY / sur une pelouse, dans un jardin.

Je m'appelais Willy. Je chopais le jeune chien dans un coin du jardin. Où je m'amusais à le coincer. C'était une femelle de berger belge. Avec les oreilles cassées. Je la plaquais souvent à terre, un jour je me suis plaqué contre elle. J'ai senti son ventre de chien. Et je me suis excité sur elle, j'ai eu cette montée de plaisir qu'ont les enfants. Je l'ai relâchée. Elle avait ce rôle qu'ont les chiots. J'ai compris qu'elle avait senti ce que je faisais. Et elle a détalé comme pour jouer encore. Je l'ai relâchée. Elle sautait sur ses pattes. Je me suis relevé de la pelouse. J'ai regardé le ciel. Et là où j'étais, dans le jardin, je me suis suicidé.

JIMMY / dans la rue, près d'un gymnase / dans une chambre / sur la route.

Je me suis réincarné, je m'appelais Jimmy. C'était à la sortie de la salle (je sais plus comment), un gymnase, à une grande fête du lycée. Il y a toujours des plus jeunes aux fêtes des élèves du lycée. Je me balançais à un poteau d'éclairage. Il y avait un groupe de deux filles. À celle qui était le plus près du poteau, je me suis mis à dire des poèmes. Ça la séduisait. Elle avait des lèvres hyper ourlées, genre de lèvres qui gercent. Ça marchait, elle me posait des questions. J'ai fini de poser ma phrase, j'ai regardé le ciel, l'ampoule du lampadaire m'a aveuglé. Une seconde je me suis dit que je vivrai pas longtemps.

On baisait dans sa chambre. C'était vraiment bon ce qu'on se faisait. On se lavait pas entre les rapports. Je retournais chez moi en mobylette. Des fois deux jours s'écoulaient. On rebaisait. Je voyais son poil plein de sperme. Et je voyais aussi les fautes d'orthographe. Dans les lettres qu'elle m'écrivait. Je suis sorti de chez elle une après-midi en me disant qu'elle était bête. Qu'elle était pas assez bien pour moi. J'ai regardé le ciel, j'ai pris la route et je me suis suicidé.

MAEVA / dans une chambre / dehors devant chez elle.

Je me suis réincarnée (juste à côté), je m'appelais Maéva, j'étais blonde et j'avais du sperme sur le ventre. J'étais amoureuse du garçon qui se relevait de sur moi, il était maigre, c'était bon, et il était très branché. À côté du lit il y a mon poste, il me dit que c'est bien. La musique qu'écoute mon grand frère. Il dit des poèmes et que je lui ai manqué. J'ai des trucs pour manger dans ma chambre que l'on mange. On rebase. Il sent un peu mauvais à la fin. On parle de nos idées noires, je me dis que j'ai de la chance. À cinq heures il part, il m'embrasse, il me met vraiment dans un état tout love. Je reste un peu devant chez moi je regarde le ciel. Je reviens à l'intérieur. Je vais me suicider.

STEEVY / dans la cour d'un lycée / dans une cellule / dans la rue / dans un square.
Je me suis réincarné. Je m'appelais Steevy, je faisais le festival. L'année d'un échange. Justement je rencontre une petite stagiaire maigrissime qui veut parler, me voir fumer une cigarette, c'est le soir, le portail du lycée Saint-Joseph est fermé. On marche dans la cour. Viens dans ma cellule je lui dis.

Direct un barreau de chaise elle me taille. Je ne pense même pas à l'enculer. Je la pénètre, elle me suce, je la pénètre, elle me suce. J'éjacule sur elle, c'est elle qui me branle. Cette fille me dit de lui faire le cul, ça me rend quatre fois plus dur. J'ai un moment réflexif comme ça, je regarde la lumière jaune sur les murs, je me dis : elle me parle, elle m'appelle par mon prénom Steevy, m'attire sur elle pour la baiser, à lui mettre dans sa bouche, je ne pense même pas à l'enculer. Elle me masturbe. Je me dis qu'elle ne fait pas ça pour les mêmes raisons que moi. J'éjacule comme un fou, elle est contente, elle est vraiment maigre, ça m'excite, la lumière électrique est vraiment dégueulasse. Le lendemain on fait une promenade. Je termine la promenade seul, je regarde le ciel. J'entre dans un square et je me suicide.

DIDJI / dans une chambre / dans la rue / près d'un terrain de foot.

Et je me suis réincarné, je m'appelais Didji. La consigne entre lui et moi, il me disait : fais-moi la même chose que si j'étais Stéla – ma petite amie. Il se met sur le ventre, je m'allonge sur lui. J'ai le droit de lui toucher la bite, pendant que je m'astique sur ses fesses. Et chacun son tour durant les après-midi libres on avait plusieurs jeux. Ses parents viennent le chercher. Il me dit : je vais le dire à Stéla – ma petite amie. Si tu le fais je te tue je lui dis. J'ai regardé le ciel puis la voiture de ses parents qui partait, je l'ai suivie jusqu'au terrain de foot, là je me suis suicidé.

EDDY / dans une école primaire / au fond de la cour.

Et je me suis réincarné, je m'appelle Eddy, je suis à l'école primaire avec Tomi, les grands nous obligent à nous enfermer dans les cabinets abandonnés qu'il y a au fond de la cour. Il a peur, je suis plutôt confiant, parce qu'il me plaît. Je suis crâneur et toute l'école le dit. Il fait noir. Je l'entends qui respire. Il veut pas me parler. Il veut pas parler. Le jour nous éblouit d'un coup. Le maître nous colle deux grandes beignes dans la gueule. J'en chiale et Tomi ne reviendra plus à l'école. Moi j'y ai des amis. Je regarde le ciel. J'embrasse les deux nouvelles Laetitia et Jessica le jour de leur arrivée. Un midi je retourne dans ces fameux cabinets. Et je m'y suicide.

LAETITIA / dans un collège / sur l'herbe d'un chemin à proximité d'un lotissement / près d'un bois.

Et je me suis réincarnée (juste à côté). Je m'appelle Laetitia. Premier jour de classe pour moi et ma sœur. J'entends : Qu'elles sont grosses ! et je vois un garçon qui me sourit. À quatre heures, je le raccompagne sur le chemin. Avant de rejoindre le lotissement, on se plaque dans l'herbe, il me pelote les seins. Jusqu'à cinq heures trente. J'ai mal aux seins. Il est canon. Il a la voix aiguë. Il ne veut pas que je mette ma main dans son jogging. Tu t'es pas pissé dessus au moins je lui jette. Non j't'aime trop, ça m'excite trop il me dit. Ça serait pas beau à voir. Je pense que si ça serait super à voir. Mais j'ose pas. Suis un peu vexée, je touche la tâche sur le jogging et je me recule comme ça. Je me lève. Si ça serait super excitant de voir, de la toucher, je lui demande. Je crâne un peu au-dessus de lui. Il se vexe. Lui se remet bien et se lève. Il dit tu verras demain. Moi je sens mes doigts. Lui s'en va dans le lotissement. Moi je regarde le ciel. Je suis au bord de l'allée. Alors je tourne les talons. Je marche sur l'herbe, je regarde le ciel, je vois deux personnes sortir du bois avec un sac. Une sorte de sac de toile, j'ai le même. Les feuilles te font un bruit sous les bottes ! Je les croise. Sur l'herbe de la clairière, l'un des hommes fait traîner sa pelle, me sourit. Je marche sur l'herbe, je regarde le ciel, et puis je vais me suicider dans les bois.

PETRA / dans une chambre.

Et je me réincarne, je m'appelle Pétra, je comprends pas ce qui m'arrive, je me suicide dans une chambre rouge, enfin la lumière est rouge et sombre, j'ai mal à la figure et aux côtes, je me crispe quand une personne entre dans la chambre, il en est rentré trois, ils parlent mais j'entends pas, je me dis j'ai treize ans j'ai treize ans merde ! et j'ai très mal dans les jambes, dans les jambes, je finis mal ma croissance.

Je vois deux sœurs s'approcher. Elles me prennent sous les jambes et sous les bras pour m'asseoir. L'une met de l'eau sur mes lèvres, l'autre passe un gant de toilette sur mon visage.

J'aspire et c'est chaud. Je déglutis et c'est salé. Je suis malade et j'ai l'impression que c'est sacré.

MIKI / dans un appartement au 5^e étage d'un bâtiment.

Et je me suis réincarné (juste à côté) je m'appelle Miki. Je sue putain. Les escaliers me font suer. Bon, j'vois plus ma mère parce qu'elle me fait suer. Hier elle me dit qu'il faut que j'arrête de me goinfrer. Je l'emmerde. J'habite au cinquième étage, chez mon père, il travaille d'habitude, là quand je rentre il est là. Y'a la lumière orange de la cuisine allumée. Il est dans le salon. Qui a une lumière jaunasse de merde aussi. J'vais à la cuisine. Je fais le va-et-vient entre le salon et la cuisine. Pour manger et répondre à mon père. T'as pas été bossé ? Il dit rien. Je fais le va-et-vient comme ça une heure avant de comprendre. J'vais au vide-ordures pour jeter l'emballage de mon kinder bueno. Y'a le chien mort dans sa panier. Complètement allongé sur le côté. Je dis à mon père : y'a le chien qu'est mort. Il ne répond pas tout de suite il dit mais non mais non. Je crois qu'il est mort. Quand je le touche c'est super impressionnant. Il est dur. Y'a des moucherons qui s'envolent. Et retombent sur sa tête. Je vais dans le salon. Là y'a mon père sur son canapé. J'lui dis il est enfin crevé. Il me dit oh non. Il rejoue la scène il va voir la panier, il s'accroupit et il sanglote : oh Smartie – c'est le nom du chien. Je les regarde. Il veut pas que je reste autour. Il me dit je verrai ça demain. Je le regarde. T'as assez fait quatre heures ? il me dit, je vais faire à manger. Je le regarde. Lui me regarde pas. Je suis content pour lui qu'il soit crevé. Là il me dit t'es un imbécile. Putain il a du chagrin. Un chien qu'il a toujours bastonné.

Il est sauvé y'a pas de lumière dans le cellier-cercueil du chien. Nous on se paye cette putain de lumière orange de merde.

J'vais dans ma chambre, j'entends mon père qui bouscule ses gamelles. Une minute de : je fais chauffer les poêles, je vais chercher le beurre.

Puis rien. Longtemps. Les pompiers sont venus me chercher. J'étais enfermé dans ma chambre. J'ai plus vu le père.

APRÈS ÇA / dans une rue / sur un trottoir.

Je ne me suis plus réincarné.

Je vois deux mômes sur le trottoir s'avancer vers la maison, je sais que ces deux, ils viennent voir mon fils ; c'est des amis de mon fils.

- Salut ça va ?

- Ouais.

- Ouais bien.

Lui c'est Willy ; et lui c'est Eddy.

Dans cette vie-là je grandissais, mais je pouvais pas dire que c'était moi. C'étaient tous ces pingouins dont j'avais la mémoire, presque la parole encore sur les lèvres. Il y avait Didji, Laetitia, Jimmy, Maéva, Pétra... et tous les autres. Je me suis dit, je suis le maire d'une ville d'enfants.

La vie pour moi c'est pas réel. Comme quand tu regardes un film qui parle un peu de ce que t'as vécu, ou une publicité, tu vois tu restes comme ça un peu somnolent. T'y penses. Un jour je décide je me laisse un peu aller. Mais je peux pas. J'ai l'impression que le ciel est couché sur moi et qu'il me copule sans s'arrêter. J'ouvre les yeux et quand je regarde le ciel il ne me renvoie rien. Je ne le reconnais même pas. Juste cette immensité stupide qui me donne envie de fracasser n'importe quoi.

La Cabane des Délices

2006

1

Vas-y : tu, tu, tu ! Tu dis, tu fais ! Tu commences par balancer ça tout en frontal, comme ça se fait déjà chez toi, et alors ? Vas-y : tu crois ça ? tu fais. Tu crois ci, tu fais. Tu ne crois plus ? tu fais ! Tu n'as jamais pensé à ça avant, c'est vrai, et puisque tu y penses maintenant, tu fais. Mais tu ne veux pas spécialement que ça se fasse, sans toi tu dis, sans toi : c'est-à-dire que cet évanouissement soit consigné comme un oubli, une omission fatale, qui te cloue, en plein milieu de ce que tu fais, alors ? Tu fais quand même, sans que spécialement tu sois obligé de vivre seul toute la vie pour ce faire. Sans que tu sois obligé de faire seul. Tu parles là des quelques instants déjà, qui sont passés, ensemble, toi qu'es toi et eux à qui tu t'adresses en tutoyant. C'est que c'est ça ton faire, tu t'avances en tutoyant. C'est que c'est ça dans ton sang, ta religion, ta croyance tu veux dire : c'est tutoyer, avant même de le savoir, de connaître qui que ce soit, qui que ce soit ? Ce sera toujours toi, alors le principe est simple, tu précises quels sont les avantages, quelle est la vérité de ça. Et tu rates ton coup.

- « Tu es seul. Parce que tu te fais mal comprendre. »

À ce moment tu voudrais dire la chance que toi et eux avez d'être ensemble, tu échoues, et là tu ne dis rien. Enfin tu veux dire toi, tu ne dis rien, pas un mot de ce que tu foires. C'est la deuxième personne qui le fait.

Tu n'as jamais pensé à ça avant, c'est vrai.

- « Tu n'as jamais pensé à ça avant, mon cul ! »

2

Ça sera la pièce de la visibilité tu dis, ce sera la pièce rendant lisibles des instants jamais semblables de vies répétées (et répétées, vécues, singées, pareil !) par tes fantômes (dans des lieux où tu n'imagines plus que quiconque puisse y vivre, sauf : tes fantômes).

Alors c'est la deuxième personne, la femme qui fait échouer ton plan, tu la laisses faire, c'est de la politique, c'est un rire sombre entre tes dents, un cri muet, le bâillement écartant la figure emblématique d'un macaque. Tu dis : la femme m'a chié dans le crâne, je ne sais pas ce qu'elle m'a dit. Des moments tu es en apnée, tu fais des arabesques avec les doigts (comme une danseuse cambodgienne). Il y a du singe en toi, il y a du signe singe ? Il y a des fantômes, et la femme te laisse en retirant ses fesses de ton crâne. Il y a des fantômes coincés dans les mailles du filet, partout, coincés dans les ressorts d'un matelas, sur lequel tu faisais quoi ? qu'est-ce qui s'est fait de l'histoire à cet endroit ? Il y a la présence cachée dans les mailles du réel, et tu dis : tu n'as rien à craindre. Ce sera la pièce dans laquelle tu n'auras rien à craindre, pourtant les lieux seront sordides, tu t'en doutes mais une chose te sauve, tu siègeras tranquillement dans un siège, tu tutoieras, il

n'y aura pas d'arrière-pensée, jamais. Sauvé. Le visible par contre... mais qu'est-ce que c'est que ce visible là ? Tu relis tes fantômes allemands... (Les enfants, rangez vos vêtements !) Tu dis : c'est dans un appartement dégueulasse, parce que ça se fait déjà, et tu gardes une photo encadrée du vieux monde chez toi, c'est tout ce qu'il reste du monde ancien chez toi. Et tu as bien raison, car d'où tu viens, les tapisseries sont arrachées de haut en bas du réel et l'extérieur commence à transparaître, alors tu ne peux être... qu'un iconoclaste.

3

- « C'est une solution pour entrer quelque part, de passer par l'extérieur. »

C'est la troisième personne. Tu dis soit par un moment de jeu frontal, soit par un fantôme, tu dis, un plan par exemple :

- « Dans une société privée, on ne peut pas gravir les échelons de la hiérarchie de l'intérieur. »

Tu parles soit de quelqu'un, soit c'est un fantôme qui le dit :

- « J'ai dû poser ma candidature à ce poste en ne déclarant pas que je travaillais déjà dans la boîte. »

Tu dis : tu étais là depuis toujours et jamais personne ne t'a vu monter les échelons.

- « Un meilleur moyen de monter c'est en fumée. »

Ce pourrait être un effet du fantôme.

4

Tu dis tu instaures une règle : c'est quelqu'un d'autre que soi-même qui se fait basculer, et se retrouve sans jamais d'apparence, en fantôme.

Ce que tu es en train de dire altérerait la perception de la troisième personne, dans un second plan : ce qui lui coupe les jambes, tu dis et lui creuse un peu l'estomac, alors ? Elle s'étend sur le sol et à ce moment précis : la troisième personne commence invraisemblablement, à phosphorer sur place, tu le vois.

- « Je suis d'un endroit où on ne peut rien voir. Je suis sans paysage devant moi. Jusqu'à présent j'avais perçu certaines choses, puis leur perception a disparu.

Je suis quelque part en compagnie des enfants de six ans, ceux qui nouent leurs chaussettes. Je suis moi aussi en chaussettes dans cet appartement, avec les journaux étalés par terre, dans lesquels il y a la merde des chiens, dans le journal ouvert à la page des sports.

J'ai noué mes chaussettes, je regardais leurs couches éventrées, sur la moquette trempée, sur la moquette vert et noir.

Je suis resté à me secouer la tête, jusqu'au vertige. Secouer la tronche jusqu'à ce que ça shoote, pour sentir mon corps léger, détaché de la moquette trempée, loin, au-dessus de la merde des chiens.

Je me déplace en toute ubiquité, parce que la vie se fantasme avant qu'on puisse la souffrir en vrai, et voir que la vie souffre devant soi. Je n'ai pas envie de la brusquer, quand la vie souffre je la laisse se promener devant moi. Je ne veux pas la toucher, l'effleurer serait lui faire comprendre que je tiens à elle, l'effleurer serait lui dire avec des gestes vitaux, qu'on n'est pas détaché elle et moi. Alors qu'on est détaché elle et moi, la vie et moi, chacun son espace : elle qui tremble dans un coin de l'appartement, moi en fantôme. Je me déplace, pour que ce soit toujours elle qui me suive. Que ce soit toujours elle qui me suive la vie, mon corps est sauf, mon corps est sauf de ton engagement avec la vie. Je n'ai rien dedans qui s'agite comme la vie, et je ne suis pas mort.

Ma vie est prostrée dans un coin. Je surveille ses sursauts comme l'agitation d'une bête sans sommeil, je la vois, on ne peut pas dire je la vis, elle et moi on est détachés.

Je ne peux pas croire que le journal ouvert contienne la merde des chiens. Je ne peux pas croire que la moquette soit pleine de pisser. Je ne peux pas croire les virgules de merde sur mes bras. Je suis dans un appartement à Drancy, une grande brûlure sur la tapisserie, une télévision devant, des couches pleines sont sous la table, il y en a d'autres derrière le canapé, et un peu partout des journaux pleins de la merde des chiens. Je suis quelque part en fantôme et je suis quelque part vivant, avec la vie elle et moi habitant le même petit abdomen. Quand tu as six ans de vie, la vie et toi détaché tu commences à voir, à savoir que ton corps est un véhicule pour transporter les bouteilles de bière. Dans la salle de bains pour les évacuer.

La réalité de ce fait divers c'est que ton corps est impuissant à évacuer toutes les bouteilles de bière que contient ta mémoire, impuissant à faire disparaître le papier des chiens et les virgules de merde sur tes bras.

Je bois de la bière. J'écrase des cigarettes sur moi. Je suis dans la télé. Je suis devant la télé. Toute la réalité a été imbibée de pisser, de bière, de cendres et de chiens. »

5

Quand tu entends ça, tu t'inquiètes, tu ne t'es pas senti basculé, tu pourrais être un fantôme.

6

Tu te rassures : tu en as eu plein des fantômes, ils sont derrière toi, quelques-uns se sont évanouis, et il n'est pas question de travailler sur les tiens : la presse quotidienne en est pleine. Les enfants de Drancy, l'employé minable de la société de minitel, plein de chiens, plein de curés, et plein de réels hommes et femmes, et enfants.

7

La seconde personne, c'est une femme tu dis. C'est une femme et un chat. Qui se tient dans la salle et qui est son spectateur de providence.

- « S'il n'y avait qu'un chat dans la salle, je chercherais à le séduire. »

La femme tombe ses fantômes.

- « Elle a de beaux seins sous ses fantômes. Elle tombe ses fantômes, on peut voir qu'ils conservent ! »

Tu dis : écoutez, les fantômes conservent nos traits de quand ils sont nés. (Tant mieux !) C'est compliqué pour tout le monde de vieillir.

La femme alors marche seins nus, et l'attention que le chat lui porte les tient fermement pointus. Quelques cloche-pied des arabesques encore, des apnées, comment faire pour que le show prenne ? Il faudrait que le plan saute. Si ce que tu dis était animé d'une présence cachée, alors la pièce prendrait l'allure d'une séance de tables tournantes, ou bien, et là tu cherches à les appeler, l'allure d'une course de fantômes !

8

À ce moment tu fais l'hypothèse qu'il y ait des scènes avec des concombres. Placés à l'horizontale, sur des pieds.

- « À un mètre dix du sol. »

Et autour des réflecteurs de cinéma sur pieds pareil. Une lumière sophistiquée sur eux, par l'effet des réflecteurs, une lumière indirecte, qui fait apparaître les petits monticules de gel translucide qui fondent à l'extrémité des concombres. De quoi te combler ? Tu dis : c'est le moment d'un Cum Comber !

- « Cool as a cucumber. »

Un comble à cul ! À ce moment ton entourage s'apitoie mais quelques-uns l'essayent.

Si à ce stade le chat miaule...

Tu sais qu'il te manque quelque chose. Tu es provincial, tu n'as pas la classe. Tu vis en retrait, en marge, dans un cachot de désir, tu dis ça pour justifier le comble à cul sur scène mais là tu singes, la réalité, tout,

tu leur dis pour rire : il doit y avoir un fantôme là-dessous.

9

Si à ce stade le chat miaule... c'est que ça prend. Parce que tu dis, et là c'est peut-être l'occasion d'une histoire indirecte : c'est-à-dire que tu ne tutoies plus personne, la femme ne regarde plus le chat dans la salle, et c'est l'occase de dire : que tu as tout oublié de tes consignes, depuis que tu fais.

Alors pourquoi tu oublies tes consignes ? pourquoi dans ce beau jour, tu devines que t'attend quelque part le SWITCH (la faille) qui va en faire un mauvais ? Peut-être le pire. C'est que la présence cachée t'obsède et le concombre, tu dis, n'était que son extrémité ! Pourquoi l'habileté naturelle que tu as à être joyeux ne te sert qu'à oublier, et non à lutter ? C'est ta question aujourd'hui alors que tu sens se presser en masse les fantômes, qui t'attendent, qui sait où tu dis. Il y en a eu plein des fantômes... mais la présence cachée dans les coins du réel, tu n'avais jamais pensé à ça avant ? tu te demandes. Tu dis : j'ai marché tout ce temps, j'ai vieilli, j'ai croisé quelques personnes, tu te dis : tu n'as pas regardé à côté. Tu es un simple, tu as voulu te contenir et redresser la colonne vertébrale de toute une lignée de sauvages. Des sauvages ? De sauvages. Le mot est lancé sur la piste à une bonne allure, tu es sensible à un petit tremblement derrière toi. Aïe. Ça siffle dans le fond de la salle. Ce sont eux tu sens, et tu leur dis à tous : vous n'avez pas pu vous tromper en venant chez moi ! Tu sens et là tu vois tu dis les RACING GHOSTS ! Des fantômes de course comme eux ! ça te subjugue. La rapidité qu'il faut pour être en vie ! Eh bien ils sont en vie et vont nous hanter !

Les fantômes sifflent dans leur course, et les singes courent dans tes pantalons. Tout l'air tremble. Tout l'air tremble. Tout l'air tremble. Ce plan saute, non ? C'est à la troisième personne que tu t'adresses.

- « Oui, il faut reprendre. »

Tu dis : absolument ! (Les singes ne cessent pas de galoper dans tes pantalons.) Tu voudrais dire un mot de l'intérieur, comme le créer avec un tour de ton estomac... avant que le son prenne un naturel douteux, fantomatique, tu dis : une place dans le slip de quelqu'un... : le Présent ? Les singes se figent, et tu sens, que c'est un singe qui te tient. (La prise est bonne) Tu dis : le Présent, c'est un singe qui le tient.

Alors les singes s'échappent, un à un, et te le montrent. Tu sais maintenant que tu dois choisir d'exhiber ton singe ou organiser en lieu et place une course de fantômes. La femme, tu la regardes, veut du singe tu dis ou du chat, tu dis mais elle a laissé filer son chat, tu comprends, c'est pour ça. La femme attend un singe de la réalité. Tu veux toi aussi les voir. Les voir vous regarder.

Tu dis à tous, et là tous vous déchirez vos places pour la course de fantômes : les singes sont installés sous la couleur du visible, leur mimique est partout ! Il est donc capital de singer ! Tu dis : le Cum Comber était une bonne idée, OK mais ton Capital Singe ? il s'évanouit. Et ça tu ne veux surtout pas, alors tu enlèves les quelques fantômes qui se sont déposés sur tes lèvres, et tu décris la photo encadrée de l'ancien monde qui représente un appartement dégueulasse. Tu dis sur la scène que la plus belle image que tu voulais faire est déjà faite (mais il y en a qui ont de la chance car elle nécessitait une inondation, et que tu n'as pas d'inondation). Alors tu dois te concentrer sur tes singes. Il y a du singe en toi. La photo encadrée représente la scène d'un petit théâtre apparemment hors d'usage, elle est remplie de cartons et de paquets tamponnés de signes rouges, peut-être du matériel scolaire, mais on ne voit pas, peut-être c'est devenu un grenier point. Et là tu ne sais plus, tu pressens, car tu attends aussi un singe de la réalité. À y voir de plus près (tu regardes les signes rouges tamponnés sur les paquets) : ce sont des singes ! Pourquoi cette photographie t'a-t-elle suivie tout ce temps ? Quand tu vois cette photographie, tu sais tu dis à nouveau pourquoi tu te manifestes, tu fais.

10

Tu veux être un sauvage aujourd'hui. Ton père était un sauvage.

- « Tu veux être un sauvage aujourd'hui. »

À l'époque tu ne voulais pas être un sauvage.

- « Ton père était un sauvage. »

Tu as deux fois plus de boulot que les autres.

- « À l'époque tu ne voulais pas être un sauvage. »

Tu dois briser jusqu'à la dernière image du monde.

- « Tu as deux fois plus de boulot que les autres. »

Laisser le monde sans image de lui.

- « Tu dois briser jusqu'à la dernière image du monde. »

Tu penses qu'il y a aura toujours un touriste sur ce monde.

- « Laisser le monde sans image de lui. Tu penses qu'il y aura toujours un touriste sur ce monde. »

Tu veux être un sauvage aujourd'hui, ton père était un sauvage. Avant d'avoir pu séparer ton esprit de ses catégories, de ses angoisses, et de ses névroses, avant aujourd'hui, tu ne voulais pas être un sauvage. Tous les jours présumaient de la fin, avant, tous les jours vécus sans séparation entre l'angoisse et l'esprit, concourraient à ta fin. La fin. Tu ne voulais pas finir en sauvage, comme ton père l'avait été, ton père avait fini ses jours comme il les avait commencés, en sauvage. Le sauvage avec sa structure d'ex-voto, avec sa cambrure bestiale, son ignorance des verbes. Ce que tu aimais. On détruit ce que l'on aime quand on est un sauvage. Quand on est sauvage on aime plus que quiconque ce qu'on détruit. Tu vois dans chaque chose qui t'entoure le culte de la fin, l'angoisse, et ce que tu détestes est ta plus forte dépendance, pourtant. Tu es dépendant, quand tu es un sauvage et tu cours. Tu cours à la perte du monde. Ton esprit est détaché, et tu imagines alors l'aspect positif de cesser de te corrompre en portant la peur du monde. Il faut aller aujourd'hui chantant brûler le monde.

Tu es dépendant de ce qui te détruis, ce que tu aimes et que tu détestes. Un sauvage court à sa perte, là tu dis que la fin obsède le sauvage comme l'instinct de mort contrôle la bête. La mort intime de t'arrêter, tu dis, c'est la fin de vie du sauvage.

Le sauvage est vieux maintenant. Avant ce jour, tu ne le savais pas. Et aujourd'hui dans ton esprit car s'est dissipée l'angoisse de la fin et que le temps de la réflexion se propage à présent, tu te dis que tu dois être ce sauvage, tu te dois d'être ce sauvage, ce pour quoi tu es né, pour réconcilier les hommes avec la mort, pour que les prédicateurs de mort – ceux qui tiennent la mort en vie – s'éloignent, et que recommence la génération des sauvages, qui ont tout à brûler pour que vive encore, pour que diffère l'existence, de ce qu'elle est dans l'ancien monde. Tu dis tu dois briser jusqu'à la dernière image du monde, laisser le monde sans image de lui. C'est à dire sans plus aucune image, sans représentation, c'est à dire ce de quoi il est encore innocent : son infamie, son ridicule, sa jouissance pressante à mourir, sa vocation à porter les sauvages et les iconoclastes de tous bords.

Si le monde a existé avant la politique, ce qui est possible tu l'admets, les iconoclastes rodent depuis, et les sauvages vont fatalement rompre le cou de la politique, laisser le monde sans image, ce qui est possible, tu supposes un jour trouver l'immense colonne vertébrale de la politique décharnée et à demi ensevelie sous un désert quelconque.

Tu ne jettes pas de pierre sur ce monde, tu ne recouvres pas la face de ce monde d'un drap après autopsie, tu bistres sa peau et rends scandaleuses les frontières. Tu bistres sa peau et rends simplettes ses projections mondialistes. Ce qui te fait dire qu'il y aura toujours un touriste sur ce monde. Un homme qui voit des pagailles de papillons et aura envie de les faire tenir tous ensemble en place.

12

Avec quoi te combler ?

La femme, la troisième personne et toi, vous devez tu dis : accepter que cela ne vous concerne pas tant que ça.

Ce qui présente un intérêt car : une violence nouvelle pourrait être exaltée alors. Tu dis : de nouveau.

- « Une violence nouvelle pourrait être exaltée de nouveau ? »

Tu dis : acceptez.

13

tu tutoies

tes pulsions

le manque au présent

tes fantômes

les manquements de la réalité à ses fonctions

les insubordinations qui en résultent

tu dis : un fantôme est resté là bas chez toi, regardes bien,

de quoi s'alimente la politique alors ?

14

Tu as changé et tu te sens épuisé maintenant, c'est que c'est ça tes journées, la seconde et la troisième personne te regardent par contre, et c'est le moment où tu dois dire à tous : vous allez faire le retour avec moi ? sans leur laisser le choix, de toute façon là où vous êtes, ils sont perdus.

- « Tu parles, et c'est comme si tu pouvais caresser le crâne des hommes.

Dire par ce geste à quelle hauteur tu te situes et combien tu les aimes.

Tu vois les épaules. Tu sais que,

si tu posais un peu fort ton regard sur leurs épaules,

ils singeraient.

Ils s'éloigneraient en te montrant leurs... couilles... de loin, nerveux avec de la température dans les poils.

Tu ne veux surtout pas qu'ils chauffent. Tu veux que tout soit calme, et pour cause :

tu attends le passage, dans l'aire géographique, tu attends ce nuage-là.

Qu'il soit au-dessus de vos têtes à tous,

pour voir l'ombre grandir,

patiemment envahir l'épaule de ces hommes, comme si l'ombre les alourdissait.

Et tu t'attends à ce que ton visage, que tu donnes au ciel, NOIRCISSE. »

15

toujours pas un mot sur cette fragilité là

toujours pas l'ombre d'un de tes singes

tu restes perdu comme exilé

16

désert

des années de désert

Tu dis : les singes n'ont pas toujours eu les yeux ouverts. Les singes sont restés éteints, plusieurs années, les yeux clos, assis et les orbites pleines des premiers films du cinématographe.

Assis plusieurs années à deviser intérieurement sur les bobines annotées du cinéma primitif.

des années

qui sont réduites à ce signe : l'épluchage de calendriers papier

Tu dis : épluchez de plus en plus lentement et

tous vous parlez de cinéma à un moment

- « Sur le film « Bestia / 143 mètres / jour », les singes virent deux hommes qui mimaient un couple de chiens. Coloré d'un filtre jaune, le dernier plan de la séquence s'attardait sur le détail d'un des hommes mimant le chien qui se lape la queue. Et puis l'un des hommes dit par un intertitre, qu'il avait entendu dans la forêt, la respiration alternée des hommes et des animaux dans leurs coïts.

Et c'est, tu dis, le jour où les singes ont ouvert les yeux sur le monde. »

anemic / cinéma

Tu écoutes tu dis : écoutez la première bobine passe mieux que la seconde.

Dans un vaste jardin...

Texte de commande pour ÔQueens de Michel Schweizer

2008

Dans un vaste jardin, vous trouvez abri au pied d'un arbre. Le mouvement de son feuillage vous apaise, vous songez à tout, à n'importe quoi... le fantasme est le moteur parfait... et puis le bruit des moteurs s'affaiblit... l'idylle va débiter.

Est-ce durant le sommeil qu'on vous a enlevé quelque chose ? Vous ne savez pas, pourtant à votre réveil le trouble est grand, vous vous sentez faible... et vous voyez quelqu'un à côté de vous.

Cette femme a sans doute trouvé l'endroit agréable elle aussi. Vous avez des points communs, elle est comme le miroir fidèle de vos désirs. Elle vous laisse dire ces choses quelque temps, mais ça ne lui suffit pas, et elle ne tarde pas à exprimer elle aussi un désir.

Très vite vous lui dites comment il faut faire pour ne pas devenir encombrante.

Elle reste muette en vous écoutant et par moment parle, et vous ne saisissez pas le sens de ses paroles.

Le bruit des moteurs retentit de nouveau, plus emballé, plus agressif que lorsque vous étiez venu vous reposer ici.

Vous dites alors : tu es ma femme, comme ça pas de manque de définition. On va bien se comprendre, n'est-ce pas ? Tu es comme moi.

Vous ne supportez pas le trouble dans lequel ça vous met, vous êtes assez inadapté à ce genre de situation. Vous rejoignez l'endroit où vous étiez allongé, vous vous assoupissez encore.

Au second réveil, la femme n'est plus à côté de vous. Vous avez peur qu'on vous l'ait prise... c'est votre premier constat.

Non, elle marche au loin, elle vous apporte de quoi vous désaltérer et étancher une soif soudaine. En réagissant, vous vous rendez compte qu'un de vos bras a disparu. Il vous manque un bras désormais. Vous buvez en silence.

Quoi que vous vouliez saisir elle le prend et vous le porte.

Curieusement, alors que vous n'entendiez plus aucun vrombissement de moteurs, elle se plaint du bruit. Le jour qui suit, impossible pour elle d'ôter ses mains de ses oreilles. Ce qu'elle entend, vous ne l'entendez pas.

Il lui est désagréable de porter ces choses qu'elle a consenti à porter... D'épuisement, elle s'allonge au pied de l'arbre, et s'endort.

Vous errez dans le jardin, votre bras en moins. *Quand j'entends ces terribles bruits de moteur j'ai toujours l'angoisse d'être écrasé sur le champ !*, vous vous le dites.

À son réveil, la femme vous demande « mais qu'est-ce que tu me fais porter ? ».

Vous rejoignez la femme sous l'arbre, et l'allumage d'un moteur vous surprend.

Et puis, vous vous comprenez malgré le bruit, elle vous fait remarquer

que vous pourrez à nouveau vous servir de vos deux bras. Que sa limite à elle est atteinte, et que partager le bruit des moteurs la comble infiniment.

Vous marchez dans le jardin, elle sert votre bras et vous donne pour tâche de la porter, porter sa jouissance. Mais qui porte qui ?